SITUER LES AUTORITÉS : L'EXPERTISE PUBLIQUE, LES ÉTABLISSEMENTS DE PATRIMOINE ET LE PASSÉ RÉCENT

STEVEN SCHWINGHAMER est historien au Musée canadien de l'immigration du Quai 21, où il mène des recherches liées à l'histoire de l'immigration du Canada afin de soutenir les programmes et expositions du musée. Il travaille au sein du musée depuis 2000. Ses projets récents incluent l'exploration du patrimoine bâti des sites immigration et de la recherche sur les constructions de désirabilité et non-désirabilité dans les pratiques d'immigration du Canada. Il est affilié à l'Institut de recherche Gorsebrook à Saint Mary's University et au Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université Concordia. Il est titulaire d'une maîtrise en histoire de l'Université Saint Mary's.

RÉSUMÉ

L'expertise publique opère dans les sites historiques de façon profonde et significative, qu'elle soit interpellée par l'institution ou non. Il est important de déplacer cette intersection de la connaissance historique disciplinaire et personnelle vers un échange ouvert : ceci permettra aux établissements de tirer profit des connaissances personnelles de leurs visiteurs sur le passé. L'ouverture de cet échange implique certains défis. Les visiteurs d'établissements du patrimoine, en particulier ceux co-localisés avec des sites de mémoire, doivent traiter avec un ensemble de relations d'autorité et de tensions dans leur relation participative avec les institutions. Afin de valoriser et de mobiliser les connaissances personnelles de notre public sur le passé, des changements culturels et méthodologiques délibérés de la part des établissements de patrimoine seront nécessaires.

Les relations entre les historiens ou les institutions historiques et leurs publics sont des questions saillantes dans le débat actuel.[1] Sur la base de ces conversations, il y a opportunité d'élargir les approches actuelles aux relations entre les musées et les membres du public. Les preuves historiques sous forme de témoignage vécu jouissent d'un statut prioritaire dans de nombreuses institutions et expositions, que ce soit par l'inclusion de l'histoire orale ou d'autres sources qui documentent et reflètent l'expérience personnelle. C'est une extension sensible de l'influence des explorations de l'histoire sociale et du développement de la volonté des musées à explorer de multiples récits historiques sur un même événement. Ce travail est utile et important, et documenter les expériences selon plusieurs perspectives enrichit notre corpus de sources primaires. En outre, les études portant sur la mémoire peuvent créer de nouvelles ressources pour le musée et pour d'autres chercheurs. L'exploration collaborative du passé s'appuie

également sur une série de discussions sur la construction partagée de signification pour les sites historiques.[2] Dans le cas des projets historiques dont le mandat comprend les quatre-vingts dernières années (le passé récent, pour les fins du présent texte)[3], l'expertise publique distribuée dans chaque domaine n'est pas seulement un actif ou une voie d'expansion : c'est une ressource essentielle.

La nécessité d'élargir nos concepts ayant trait aux relations d'autorité entre les institutions publiques et culturelles peut être mieux appréciée par la référence à une analogie pour décrire un projet participatif dans un musée : le fait de préparer un gâteau avec un enfant.[4] Cette analogie n'est peut-être pas le meilleur modèle de mise en œuvre pour les institutions historiques qui traitent du passé récent. Dans ces cas, la participation avec le public n'est pas analogue à la préparation d'un gâteau avec un jeune assistant. Les emplacements de l'autorité, de l'expertise et de l'expérience dans cette analogie sont assez simples. Même la co-création collaborative qui peut être imaginée est comprise comme étant hautement influencée et reposant sur les permissions et les capacités du musée : le musée est le partenaire principal et se trouve ainsi à définir les paramètres. Ce modèle transmissif de la relation pédagogique dans les musées persiste dans certaines sections de la pratique muséale, ainsi que dans le public. Susan Crane a réfléchit à cette situation, en soulignant que « plus les conservateurs ou les historiens se rendent visibles auprès des visiteurs du musée, plus les visiteurs réagissent avec méfiance, ne sachant pas s'ils sont vraiment appelés à participer à des discussions (ce qui impliquerait nécessairement une opinion), ou s'ils sont simplement instruits d'une nouvelle manière. »[5] Pour surmonter cette hésitation, il existe toutes sortes de structures participatives qui favorisent la créativité et l'expression des visiteurs du musée. Par exemple, Simon propose de nombreuses suggestions et souligne la valeur sociale, scolaire et professionnelle substantielle du travail participatif dans les musées.[6] Notre défi est d'examiner et d'élargir notre concept de travail collaboratif pour englober les besoins des institutions qui identifient les témoignages vécus comme ressources historiques centrales. Les méthodes, l'éthique et les résultats des méthodes d'enquête collaborative rendent les définitions de l'expertise favorisant les connaissances disciplinaires très problématiques et probablement intenables dans un cadre d'histoire publique. L'expertise et la connaissance de l'histoire récente est largement dispersée : elle est maintenue dans la mémoire des individus. Par conséquent, de nombreux visiteurs peuvent eux-mêmes apporter des connaissances et de l'expertise sur un site.

Cette situation a une résonance particulière dans le travail bien connu de Michael Frisch et de Dwight Pithcaithley sur Ellis Island, un « point de repère/sanctuaire dont l'histoire, dans les termes les plus larges, a déjà un sens et une familiarité pour la plupart de ceux qui le visitent », ce qui crée « un défi d'interprétation d'histoire publique très particulier. »[7] Le défi, créé en grande partie par l'intersection des savoirs disciplinaires et personnels du passé, peut être relevé par le biais de la proposition de Kathleen McLean, à savoir que nous « acceptions les contributions des connaissances d'experts et en même temps élargissions nos définitions de 'l'expert' et de 'l'expertise.' »[8] Crane fait référence à certaines de ces connaissances personnelles avec sa notion d'un « excès de mémoire »[9] et le concept implique certainement des relations individuelles avec la mémoire collective et l'adoption d'histoires publiques. La plupart des théories d'apprentissage actuelles dans les musées ont adopté une approche constructiviste – les gens donnent une signification en situant l'information nouvelle par rapport à leur corpus interne existant.[10] Cela signifie que l'expertise publique opère dans les sites historiques de façon profonde et importante, qu'elle soit interpellée par l'institution ou non. Il est important de déplacer cette intersection de la connaissance historique disciplinaire et personnelle dans un échange ouvert puisque ceci permettra aux établissements de tirer profit des connaissances personnelles de leurs visiteurs sur le passé.

L'ouverture de cet échange implique certains défis. Les visiteurs d'établissements du patrimoine, en particulier ceux co-localisés avec des sites de mémoire, doivent traiter avec un ensemble de relations d'autorité et de tensions dans leur relation participative avec les institutions. En partie, cela vient de l'emplacement du site. Sophie Forgan a mis en évidence plusieurs aspects des bâtiments de musée en fonction de leur sujet et de leurs visiteurs, y compris l'examen notable de la « particularité du lieu. »[11] Dans le cas du Quai 21, le « lieu » est au cœur de l'institution dans son exploration de l'immigration historique. Les questions d'origines, de destinations, d'itinéraires et de ports sont le cadre autant des politiques que des récits personnels de l'histoire de l'immigration. De plus, le lieu physique du Musée canadien de l'immigration du Quai 21/Site historique Quai 21 est un lieu désigné avec des histoires attachées qui sont encore assez récentes

pour chevaucher la mémoire individuelle et collective des visiteurs. Beaucoup de visiteurs du site ont des liens au site historique d'immigration durant les années d'exploitation intense dans les années 1940 et au début des années 1950. D'autres visiteurs ont des souvenirs personnels ou une expérience liée à l'immigration à d'autres moments ou à d'autres sites. Le site, comme artéfact et aide-mémoire, évoque ces connexions.

Pour continuer sur la trame du lieu du Quai 21, celui-ci incarne des tensions historiques fondées sur le lieu. Lorsque l'établissement était en cours de construction dans les années 1920, les autorités d'immigration ont rejeté avec colère la possibilité de déménager au « Hangar 21 ». L'utilisation même du site pour l'immigration n'est venue qu'après plus de deux ans de lutte bureaucratique, à partir de la fin de 1925 jusqu'à la fin de 1927. Le ressentiment parmi les agents et fonctionnaires de différents ministères au sujet du déménagement a mijoté pendant plusieurs années après leur arrivée, exprimé par leur refus catégorique, pendant près de quatre ans, de payer une seule facture de service public pour ce qui était présenté comme étant le « meilleur centre de l'immigration sur le continent ».[12] La désignation actuelle du site comme patrimonial capte bien la tension – mais peut-être par inadvertance – en expliquant que le site incarne les politiques, pratiques et procédures de l'immigration du début du XXe siècle au Canada. Compte tenu des nombreux exemples de ce qui étaient, même à cette époque, les exclusions éthiquement et légalement problématiques dans l'immigration canadienne, la description souligne la complexité de l'histoire du Quai 21. En outre, comme Doreen Massey l'a fait valoir, le lieu est construit sur des articulations de relations sociales avec les contacts locaux et plus larges ainsi que le contexte.[13] Des compréhensions très différentes des relations sociales autour du bâtiment – pas le « meilleur centre », mais un centre contesté – font du Quai 21 un site historique notablement différent.

Cela nous amène à la seconde zone d'autorité trouvée sur les sites historiques : celle du personnel et des visiteurs sur le lieu. Frisch a récemment commenté sur la nécessité de « lancer un dialogue actif entre l'expérience et l'expertise, entre les personnes qui travaillent ensemble pour atteindre de nouvelles compréhensions. » [14] Pour un site qui porte sur l'histoire récente, les visiteurs peuvent apporter une autorité historique importante et unique dans le lieu chaque jour. Au Quai 21, cette autorité se rapporte à des expériences personnelles du processus d'immigration, mais ce type de contenu spécifique n'est pas le catalyseur pour déplacer la valorisation des connaissances personnelles du passé. Un musée régimentaire peut accueillir un vétéran du service, un musée agricole accueille une famille de fermiers, ou un pilote se rend dans un musée des transports. Ces visiteurs créent tous du sens par un processus qui a une signification pour l'institution au-delà des bonnes intentions, de l'apprentissage efficace des visiteurs ou des possibilités de développement fascinantes pour l'engagement social et des médias. Ils sont des partenaires d'apprentissage uniques et précieux pour les institutions : une approche participative pour l'interprétation peut ouvrir la possibilité pour le musée d'apprécier certains aspects des significations créées par ces personnes dans l'espace du musée. L'aspect autobiographique de cette histoire, son ancrage personnel parmi l'illumination de grands événements, cimente la pertinence du site et sa prévalence dans les archives personnelles des gens.[15] Les souvenirs et les objets résultants sont dispersés partout au Canada et ne peuvent s'offrir à l'institution que grâce à la participation des détenteurs individuels. Cela souligne l'importance d'une ré-imagination du rôle du public et des emplacements des autorités pour les sites qui explorent le passé récent.

Si le musée possède des programmes appropriés, de nouvelles ressources historiques disciplinaires peuvent être créées à partir des connaissances personnelles des visiteurs sur le passé. Pour revenir à l'exemple du Quai 21, certains visiteurs viennent en pèlerinage sur les lieux pour se souvenir de leurs premiers pas au Canada, et lorsqu'ils arrivent sur le site, beaucoup souhaitent partager et explorer leurs souvenirs avec les autres, y compris le personnel. Leurs conversations sur les visites remodèlent presque chaque visite, et chaque visite est une occasion d'apprentissage pour le musée. Indiqué par le fait qu'une grande partie de ceci est révélé lors de conversations, cependant, est le fait que les clients du musée du Quai 21 interprètent l'histoire du site en relation avec le personnel. Par exemple, les participants potentiels à l'histoire orale alignent à l'occasion le personnel actuel avec les intérêts du département historique de l'immigration. Les visiteurs peuvent également faire des assomptions plus courantes sur les autorités et l'expertise du musée, et parfois réduisent la valeur de leur propre expérience basée sur la présomption que les musées ne voudraient pas reconnaître leur

autorité ou leur expertise. Ces réponses de visiteurs sont compliquées par la situation émotionnelle d'être présent dans un espace historique interprété qui est également mis en mémoire. L'intersection forme les histoires qui se dégagent à la fois des lieux passés et présents au Quai 21. Les plaques et les expositions – les présentoirs autoritaires, mais aussi les interruptions de l'espace gardé en mémoire – peuvent malheureusement modifier l'expression des visiteurs, ce qui entraîne parfois un « écho de texte » intégré dans leur narration alors que leurs expériences sont filtrées à travers la présentation surévaluée du musée.

Gaynor Kavanagh, dans *Dream Spaces*, demande dès l'ouverture de sa discussion, « si une exposition fait pleurer quelqu'un, à ce moment ou plus tard, ou rire de dérision, qu'est-ce que c'est et qu'est-ce que cela signifie pour le musée ? » [16] C'est un réel dilemme pour les sites qui traitent de l'histoire vivante. Certes, les visiteurs pleurent au Quai 21. La dynamique transmissive de novice à expert est annulée par les espaces cognitif, affectif et social à l'intérieur du musée, en raison de l'expertise et de l'expérience distribuée dans le public. Ces expériences ont souvent une composante affective importante. La relation affective que nous établissons avec le passé est difficile à inscrire dans les méthodes historiques traditionnelles, mais n'en est pas moins transformationnelle ou profonde dans son impact sur notre démarche personnelle de donner un sens à la connaissance assemblée par l'investigation rigoureuse. Pour répondre à la question de Kavanagh : lorsqu'un visiteur a une expérience qui est aussi profonde, c'est un signal qu'il faut ouvrir les possibilités d'apprentissage collaboratives. Après tout, le fait de pleurer ou de rire peut mener à une signification puissante enracinée dans la connaissance personnelle du passé du visiteur.

Cette connaissance personnelle du passé est une ressource essentielle pour l'interprétation historique d'un passé récent. Son caractère incomplet ne la rend pas moins précieuse : nous acceptons souvent les collections incomplètes de preuves documentaires en tant qu'historiens, et les investissons souvent de pouvoirs considérables. Les deux sont complémentaires dans une approche holistique du passé humain, se modifiant mutuellement tout comme ils s'entremêlent. Par exemple, la Société du Quai 21 a été fondée originalement en partie sur une vision du site en tant que lieu de pèlerinage pour les personnes ayant des liens personnels. Cette compréhension de l'espace peut être transformée par l'enquête disciplinaire, d'un espace à l'aura nostalgique à un espace patrimonial conflictuel et difficile. Cependant, le pouvoir de transformation est tout aussi impressionnant dans l'autre sens, questionnant ou problématisant le sens construit à partir de l'utilisation du canon historique traditionnel.

Ausma Rowberry née Levalds est arrivée jeune fille au Canada en 1949, après avoir fui la Lettonie avec sa famille en octobre 1944. Avant son arrivée, elle a été choisie par les agents d'immigration pour être la symbolique cinquante millième personne déplacée admise au Canada. La presse et l'information publique sur cet événement montrent une fille de huit ans souriante, acceptant une belle poupée, un livre d'oiseaux et d'un médaillon d'argent du maire de Halifax et d'un inspecteur de l'immigration.[17] En mettant de côté les questions sur le choix même de cette jeune fille pour représenter le mouvement des personnes déplacées après la Seconde Guerre mondiale, les connaissances personnelles du passé de Rowberry remettent en question le récit implicite des sources documentaires. Elle se rappelle de cette séance de photos, et dit d'un ton triste et de lente cadence : « Ce fut une expérience effrayante parce que – ne comprenant pas vraiment assez pour ... Jusque-là, la plupart d'entre nous avions constaté que si nous recevions quelque chose, il y avait un prix à payer pour ceci. Et je suppose que dans l'esprit d'un enfant, je me demandais : « Quel est le prix de tout cela ? » [18]

La valeur informative et transformatrice de l'histoire orale et de l'expérience personnelle n'est pas une position particulièrement nouvelle dans le métier d'historien. Affirmer que la connaissance personnelle du passé de nos collaborateurs existe dans le public du musée semble être un peu moins acceptée. Pour les sites qui traitent du passé récent, l'expérience et l'expertise des visiteurs est une ressource réelle et importante qui élève les pratiques participatives des musée, d'avantageux à essentiel. L'essentiel des ressources historiques de ces sites sont susceptibles de résider en actifs intangibles ou sous forme d'artéfacts dispersés dans les archives personnelles et les corpus internes – et l'accès à ceux-ci sera très probablement accordé que par l'entremise d'approches fortement inclusives et participatives à la pratique muséale. Afin de valoriser et de mobiliser les connaissances organiques du passé de notre public, des changements culturels et méthodologiques délibérés par les organismes de patrimoine seront nécessaires.

NOTES

1 Parmi d'autres exemples récents, le thème de l'édition 2013 du congrès du National Council on Public History est « Connaître votre public (s) – L'importance de l'auditoire dans l'histoire publique ». Comme exemple des sujets que ce thème cherche à développer, l'appel de propositions précise les études sur « les changements d'approches à la participation, la réciprocité et l'autorité du public. » Appel de propositions 2013, congrès annuel du National Council on Public History.

2 Le travail de Michael Frisch dans ce domaine a initié une conversation qui est toujours en cours entre les historiens, et qui s'est étendue sur plus de deux décennies. Michael Frisch, A Shared Authority: Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History (Albany: State University of New York Press, 1990).

3 Les questions de tradition orale peuvent être de portée plus large. Toutefois, l'expérience du projet d'histoire orale du Musée se conforme à l'observation spécifique de Thompson et Bauer que l'information dans les histoires orales se réfère, généralement, à la génération des grands-parents. Paul Thompson et Elaine Bauer, "Recapturing Distant Caribbean Childhoods and Communities: The Shaping of Memories of Jamaican Migrants in Britain and North America", Oral History, 30(2) (Autumn 2002): 51.

4 Nina Simon, The Participatory Museum (Santa Cruz, California: Museum 2.0, 2010): 197. [traduction libre]

5 Susan Crane, "Memory, Distortion and History in the Museum", *History and Theory*, 36(4) (Décembre 1997): 48. [traduction libre]

6 Simon, Participatory Museum: 195. [traduction libre]

7 Michael Frisch et Dwight Pithcaithley, "Audience Expectations as Resource and Challenge: Ellis Island as a Case Study" dans Frisch, A Shared Authority: 215-224. [traduction libre]

8 Kathleen McLean, "Whose Questions, Whose Conversations?" dans Bill Adair, Benjamin Filene et Laura Koloski, eds., Letting Go? Sharing Historical Authority in a User-Generated World (Philadelphia: The Pew Center for Arts & Heritage, 2011): 71. [traduction libre]

9 Crane, "Memory, Distortion and History": 46. [traduction libre]

10 Pour une introduction utile aux théories d'apprentissage dans le contexte des musées, voir George Hein, "The Constructivist Museum", *Journal for Education in Museums*, 16 (1995): 21-23.

11 Sophie Forgan, "Building the Museum: Knowledge, Conflict, and the Power of Place", *Isis*, 96(4) (Décembre 2005): 579. [traduction libre]

12 Steven Schwinghamer, "'Altogether Unsatisfactory': Revisiting the Opening of the Immigration Facility at Halifax's Pier 21", *Journal of the Royal Nova Scotia Historical Society*, 15 (2012): 61-74.

13 Doreen Massey, "Places and Their Pasts", *History Workshop Journal*, 39 (Printemps 1995): 185-6.

14 Michael Frisch, "From *A Shared Authority* to the Digital Kitchen, and Back" dans Bill Adair, Benjamin Filene et Laura Koloski, éds., Letting Go? Sharing Historical Authority in a User-Generated World (Philadelphia: The Pew Centre for Arts & Heritage, 2011): 136. [traduction libre]

15 Ce concept est développé dans Peter Fritzsche, "The Archive", *History And Memory*, 17(1-2) (Printemps-Hiver 2005): 22.

16 Gaynor Kavanagh, Dream Spaces: Memory and the Museum (London: Leicester University Press, 2000): 5. [traduction libre]

17 Voir, par exemple, "50 000th DP scheduled to enter Canada", *The Globe and Mail*, 23 février 1949, 1, ainsi que la page couverture du même journal les 17 et 26 février 1949. L'événement a été couvert ailleurs à l'échelle nationale et internationale, avec la référence la plus éloignée retracée à ce jour étant "Latvian Girl For Canada", *The Canberra Times*, 19 février 1949, 2.

18 Ausma Levalds Rowberry, entrevue avec l'auteur, 31 juillet 2002. Collection d'histoire orale du Musée canadien de l'immigration au Quai 21, 02.07.31ALR, 01:14:01. L'auteur voudrait remercier Mme Rowberry d'avoir accepté l'inclusion de son expérience dans ce texte.